

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 49

Artikel: Le gros oncle
Autor: Desbioles, Jaques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



ONNA BOUNA VENAISON

RIDOLIN m'ein a de d'iena l'autrhi, on dzo qu'on n'a pas zu sâi, du qu'on étâi ein visita vers li. Atsè-la, tau quemet mè l'a contâie :

« L'autro dzo, à la né tsesâite, m'ein revegné avoué mon cousin François du Tsi-lè-Bllianc à Montbllieson. Faillâi bin passâ lo temps, l'è su, et on s'è met à dèvesâ dâi bou que sè misant tchè et que faut reveindre bon martsî, dâo fin que sè veind rein et dâi truffie que sè pourrant. Tot d'on coup, pè vè la Tsandèlard, âo fin câro dâo bou, vaicé-te pas onna lâivra que sè défatte de derrâi on gros fâo (*foyard*), que no châte permi lè piaute et que trace ô dissime galop, tant que poave éteindre, contre Savegny.

— Salut, l'ami, que lâi dio, se-te crâi que te vâo ître mè preservâ per lé, te t'è trompe.

— Na, ma fâi ! que mè fâ François, que n'è pas tsachâo, mà que bracounerâi prâo su se n'ètai pas conseillé de perrotse. Savé prâo que sè plliaisâi pas per tsi no, cllia lâivra.

— Quaise-tè !

— L'è tot parâi la veretâ. Et pu, te sâ, crâio adî que lè bîte l'ant dâi coup mè d'êcheint et d'instrucchon que bin dâi dzein que lâi a.

— Ouèh !

— L'è dinse. Accutâ-vâi. L'autro hivè, on étâi avoué quaque z'ami, justameint à sta pllièce. On dèvesâve d'on petit refredon qu'on voliève fère einseimbllo, pu cein qu'on avâi on petit reliquat de mise. Ein peinsèint à clli fricot, no vègnâi dza l'iguie âi potte, à ti. Quand vaicé qu'on ôt quemet on farfouillâdzo de folhie chète et qu'on vâi dou get épèluâ dein la né.

L'étâi on villhio père-grand de renâ que se veillève duve bîte ein on îdzo : onna lâivra, justameint stasse qu'on a vu, lè dou, tot astout, et on matou nâi et bllianc, pucheint pansu, que frequeintâve 'na galéza tsatte et que repassâve tote sè tsanson po la fère benaise...

Quand i'è vu cein, n'è pas pu mè teni et i'è bramâ dinse :

— Vaicé noutra venaison tota trovâie.

Vo z'arâi faliu vèrè cein que l'è arrevâ. Rein que d'ouère clli mot de venaison, lè trâi bîte l'ant dèfelâ la pararda quemet se ti lè diâbllio dâo Dzorât l'âo tracivânt aprî.

La lâivra, la première, l'a châtât dein lo bosson et pu via. Lo renâ l'a prâ sè tsambe à son cou. Ein on rein de temps, travessâve Montprèvâre, Voutsèrein, Bressouna et correttrâi adî se sa villhie renarde lâi avâi pas fé on crotse-pî po lo fère arrètâ.

— Et lo matou bllianc et nâi, que lâi dio.

— Stisse, l'a zu tant pouâre d'ouère clli mot de venaison, qu'on l'a jamé revu ein vya dein lo payî. Mè mouso (*je suppose*) que lâi è arrevâ malheu et que la lâivra que no z'ein medzî quaque temps aprî, l'étâi li, lo pouro.

Mâ voliâvo pî t'è dère que, de toute clliao bîte, stasse que l'a zu lo moins pouâre quand on a dèvesâ de venaison, l'è bo et bin la lâivra.

Savâi prâo, cllia sutyâ de bîte, que sarâi la derrière à ître sacrificiâ.

Oro, vo mè farâ pas crère que lè z'animau ne comprègnant pas cein qu'on dit.

Quand Fridolin l'a zu diu dèvesâ, on è restâ on moment à mor clliau dévânt de retrinquâ.
Marc à Louis.

Choses et Autres.

IMPROVISATIONS

SI le début de toute carrière est fait de tâtonnements et de difficultés, je sais des prédicateurs qui vous affirmeront que les leurs sont souvent faits de gageures.

On n'est jamais très vaincu qu'une anecdote est rigoureusement inédite, mais celles que je me suis laissé conter valent d'être connues de tous.

Dans une réunion d'anciens, on parlait de ces fameux débuts et des temps lointains où l'on avait un peu plus de cheveux et un peu moins d'embonpoint.

Un étudiant, frais émoulu de l'Université, avait juré de prêcher sur un texte qu'on lui donnerait au moment de monter en chaire. On lui présenta alors un papier blanc. Sans trouble apparent, il ouvrit sa bible et lut : « Au commencement, il n'y avait rien. »

Un autre, qui avait fait la même gageure, trouva sur le billet remis à la dernière minute, ces mots profanes : « Lalira, laliron, lalirette. »

Alors, il parla de la bible et glissa habilement au cours de sa préroration : « Ton enfant la lira, tes descendants la liront. Pourquoi le monde entier ne la lirait-il pas ? »

Un troisième enfin avait parié de prononcer en chaire le prénom et le nom de sa fiancée qui s'appelait Judith Rouge.

Les parieurs dans l'auditoire attendaient la minute épique. Aussi furent-ils bien attrapés en entendant tomber de la chaire ces mots : « Judith, rouge du sang d'Holopherne... »

Pour copie conforme : Lisette.

LE GROS ONCLE

« Et toi, toi le plus gros, le Chaulien campagnard Ancien Juge. Gros J., vénérable vieillard, Toi qui sus embellir par l'aimable paresse Et ta verte saison, et ta calme vieillesse Tu pus ce jour, tu pus, pour aller aux débats, Fermer tes noirs bouquins, abandonner tes chats. Dévouement sans égal, évisme incomparable ! Jamais Pantiquité n'offrit votre semblable. »

EST ainsi que le jeune Louis, garnement de 19 ans, nous a laissé le portrait de son oncle se rendant à une séance de la municipalité de son village; il précise même que cet oncle crédule

...à l'humeur bénévole
Remuait son gros corps et son obésité.

Mais Frédéric — le gros oncle — était un beau jeune homme dans la dernière décennie du XVIII^e siècle, grand, les yeux bleus, de longs cheveux ondulés remplaçant avantagusement une perruque, il avait ce qu'il faut pour plaire. Et il plut même si bien que le bailli lui confia la place de secrétaire en son château. Cette situation lui procurait des agréments très appréciables, sans qu'il ait eu beaucoup d'efforts à accomplir pour les avoir. Et cela explique pourquoi, lui, descendant

de deux anciennes familles vaudoises, accueillit la Révolution avec des sentiments très mêlés! La place d'agent national, qu'il fut chargé de remplir dans sa commune au lendemain de la Révolution, n'avait rien de l'élégance qu'il rencontrait auparavant au château de son bailliage. Mais il faut bien se faire à toutes les situations; Frédéric, à l'humeur bénévole, prit donc son parti des événements, et cela d'autant mieux que son père ne tarda pas à lui laisser une agréable succession... ce qui facilitait bien des choses et lui permit de compter sur un revenu égal au traitement que son beau-frère recevait... comme Conseiller d'Etat.

Le Chaulien campagnard gérait cependant ses domaines et faisait les ventes et achats de bétail. En revanche, il ne nous a pas laissés ses vers: son âme foncièrement vaudoise chantait d'une autre façon. Il est juste de dire qu'il se prit assez au sérieux pour accepter ce mandat de municipal, et celui plus lourd, de Juge au Tribunal de district. Il alla même, une fois bien entraîné, jusqu'à se charger *ad intérim* pendant une année, de la grosse tâche d'accusateur public. Ce fut une bonne année pour les prévenus!

Le père de Frédéric était parvenu à la haute dignité de Banneret de la Paroisse, et, avec l'aimable et gracieux concours de Madame la Bannerette, il s'était efforcé d'inculquer de bons principes à ses enfants. Cette méthode avait admirablement réussi avec Catherine, l'aînée. Ce fut une jeune fille très pieuse qui ne tarda pas à épouser un pasteur. Chez Frédéric, cela avait tourné un peu différemment. Il avait, à mesure que les années avançaient — et on ne saura jamais exactement pourquoi, — une certaine antipathie pour le pasteur de sa paroisse. Il supportait difficilement la présence et la vue de ce dernier. Mais comme il se sentait le devoir d'assister au culte public — affaire d'atavisme sans doute — voici comment il s'y prenait : Annexée à l'église, juste en face de la chaire, se trouve une petite chapelle; au fond de cette chapelle, une fenêtre qui, à cette époque, était entièrement délabrée, ce qui fait que la voix du pasteur pouvait quitter les voûtes de l'église. Quand la troisième commençait à sonner, le gros oncle quittait sa coquette maison et arrivait juste pour le commencement du sermon: il s'installait dehors sous la fenêtre, sur un banc de bois, savourant les chauds rayons du soleil matinal tout en faisant son profit de ce qui se passait de l'autre côté du mur...

Il y a bien des contradictions dans le cœur de l'homme (peut-être aussi dans celui de la femme). Si Frédéric agissait ainsi vis-à-vis du pasteur, il avait en revanche une affection sincère pour ses deux neveux Charles et Frédéric, qui étaient pasteurs, eux aussi!

Son « neveu Charles » en particulier, avait toute son estime. L'oncle payait 40 batz de plus qu'à la foire, le cochon qu'il achetait chaque année de Charles! Ce supplément était sans doute pour récompenser le complaisant neveu qui, à chacune de ses courses à Lausanne (elles étaient fréquentes) se chargeait de commissions importantes: une fois c'est l'achat de 20 livres de tabac, à 4 batz la livre; une autre fois, il faut remplacer la pipe: Charles en choisit une garnie en argent et qui ne vaut pas moins de 80 batz! Il se charge même, de certains achats de vin pour

la cave du gros oncle. Celui-ci faisait les choses sérieusement, tout vieux garçon qu'il fut. Une de ces emplettes représente gentiment une encavée de 594 pots. Il faut dire que le prix favorisait la chose : 5 batz le pot ! pensez donc, on pouvait se passer d'eau à ce compte-là.

Mais, il fallait ensuite boire tout cela, si on voulait avoir la place pour la récolte suivante ; et puis, il y avait encore ces bouteilles dans la cave de la loge ; ces 85 qui avaient été mises en 1815 dans le sable à la cave de la *carrée* et qui *contenaient* ce précieux vin de la Comète (1811).

Oh ! soyez sans souci, il n'était pas seul pour débarrasser tout cela ; on trouve toujours des amis pour rendre un service ! Les deux neveux ne manquaient pas de se rencontrer souvent chez le bon oncle et quelles bonnes vèprées on passait ainsi. De temps à autre, la bonne sœur venait leur faire d'excellentes recommandations, mais le frère incorrigible lui demandait gentiment : « Caton, irais-tu me chercher de l'eau à la fontaine ? » Il ajoutait ensuite un vœu qui ne peut pas être transcrit dans un journal sérieux comme le *Conteur Vaudois* !

Cela allait moins facilement quand il fallait songer à rejoindre le logement, monter l'escalier tournant qui semblait plus raide que lorsqu'on était descendu !

C'est alors que les deux pasteurs se consacraient au service du prochain : l'un par devant, l'autre par derrière, tandis que le gros oncle, cramonné d'une main à la rampe, prodiguait ses encouragements : « Tire Charles ; pousse Frédéric !
Jaqes Desbioles.

BIBLIOGRAPHIE

Virgile Rossel. — *Ce que femme veut...* — Roman féministe. — Editions Spes. — 1 vol. in-12°.

Dans l'œuvre variée et nombreuse de M. Virgile Rossel, ce livre rend un son tout nouveau. L'homme qui a le vif sentiment de certaines injustices sociales y a autant de part que l'écrivain.

« Ce que femme veut... » est un roman à thèse, et qui ne s'en cache point ; mais la thèse y est présentée de la façon la plus vivante. M. Rossel n'est pas un féministe de la dernière heure. Il aura souffert de ce que la démocratie suisse n'avait pas eu le courage de proclamer, même après tant d'autres nations, le principe de l'égalité civique des sexes. En tout cas, la très attachante fiction dans laquelle il a introduit le problème du suffragisme servira infiniment plus que de graves dissertations ou de gros volumes une idée qui, pour avoir triomphé dans nombre de pays, se heurte dans le nôtre à de tenaces résistances.

Les expériences de Simone Pernaux, la gracieuse et vaillante héroïne de « Ce que femme veut... », ses luttes pour secouer l'indifférence du public, son mariage dans un monde où l'on ne partage guère ses convictions, sa joie d'être mère, les conflits qui menacent un intérieur où monsieur peut craindre d'être relégué à l'arrière-plan par madame, la peinture d'un milieu qui offre beaucoup d'analogie avec tel de nos milieux romands, — tout captivera le lecteur le moins persuadé de cette vérité du vieux Montaigne que M. Rossel a choisie pour épigraphe : « Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde ».

C.-B. Kelland. — *Jahala, danseuse.* — Traduit de l'anglais par Michel Epy. — Editions Spes, S. A., Lausanne. — 1 vol. in-12°.

C'est, à peine déguisé, le roman vécu d'une danseuse de génie et qui fut célèbre dans le monde entier.

L'âme de la danse chantait en elle dès son plus jeune âge. Elle dansa dans ses rêves avant de danser sur le sol. Elle n'était plus elle-même qu'une sorte d'instrument dont un artiste divin aurait joué à son gré pour créer de la beauté... Et la première fois qu'elle entendit le piano, la musique vint à elle comme une substance éthérée, magique, entra dans ses veines et tirailla ses muscles.

Jahala, c'est le génie de la danse.

Pourquoi fallut-il que les pires obstacles arrêtaient d'abord sa carrière éblouissante que son propre père, puritain fanatique voulait briser. Pourquoi son propre roman fut-il souvent si douloureux ? Parce que le génie paye rançon à la vie magnifique qui vient au-devant de lui.

Oeuvre poignante, sobre et rapide, mouvementée comme un roman policier, mais combien plus distinguée, elle plaira au public français, nous le savons.

L'OMELETTE

L'ORSQUELLE eut gravi le sentier montant où ses pieds s'enfonçaient dans le sable, que chauffait le soleil de juin, Mme Choron s'arrêta, redressa le buste et aspira longuement un peu de la brise qui passait, agitant la chevelure argentée d'un bouleau. Le corps abandonné contre le tronc droit et blanc de l'arbre, elle reprit haleine. L'ombre dense de son grand chapeau faisait plus mate la chair ambrée de sa face, et ses yeux plus brillants. Elle se trouvait là au sommet de l'ondulation de terrain qui dominait l'exploitation agricole dont elle était fermière et maîtresse respectée. Le vaste quadrilatère, dont la maison occupait la façade principale presque tout entière, renfermait en son milieu la vaste cour pavée, sur laquelle s'ouvraient les bâtiments, les écuries, les hangars, et surtout la basse-cour, le vrai domaine de la fermière. A son entour, dans les prairies, les vaches en robe brune paissaient tranquillement. Là-bas, montant vers l'horizon adouci les champs de blé blondissaient. Dans l'échancre que dessinait un accident de terrain, la lointaine forêt s'estompait en gris bleuâtre ; et le village qui, au loin, dévalait le coteau, brillait de toutes ses vitres. La chaleur était supportable, et l'air sentait bon, du parfum des aubépines qui couronnaient le talus.

Mme Choron, dans l'ombre légère du bouleau, jouissait de ce court repos, lorsque le cri triomphal et intempestif de deux poules, fières de leur œuf, éclata non loin d'elle.

— Ah ! les mâtines ! s'écria-t-elle. Et, tous les muscles tendus, le corps redressé, elle se mit à courir dans la direction où les poules avaient chanté d'orgueil.

C'étaient, près du hangar à foin, se dandinant dans l'herbe, près du minuscule ruisseau qui mouillait les pieds de quelques vieux saules, deux poules, l'une grise, l'autre noire, toutes deux baguees de rouge, et que Mme Choron eut tôt fait d'identifier.

— Ah ! c'est vous, mes petites, qui égarez vos œufs ! dit-elle en les apostrophant comme des personnes.

Elle les menaçait du doigt, et sa jupe qui voltigeait autour de ses longues jambes fit se sauver les deux bestioles avec des cris de frayeur.

Elle entra dans le hangar plein d'ombre, chercha un moment, découvrit enfin dans deux nids différents, mais proches l'un de l'autre, deux œufs encore tout chauds.

Cela ne la satisfisit point.

— Il devrait y en avoir vingt ou trente, dit-elle, en réfléchissant tout haut.

Car Mme Choron était une fermière modèle entre toutes. A plusieurs lieues à la ronde, jusqu'à la ville lointaine, sa réputation était nettement établie. Le lait de sa ferme, son beurre, les œufs de ses nombreuses poules étaient réputés pour leur qualité et leur fraîcheur. Mais cette réputation, Mme Choron la maintenait soigneusement par une activité sans relâche et une vigilance que connaissaient bien les employés et ouvriers de la ferme. Elle témoignait à sa basse-cour une prédilection particulière. Elle avait sélectionné une race de bonnes pondeuses et s'y maintenait. On pouvait affirmer qu'elle connaissait chaque poule. Les bagues de couleurs variées qu'elle passait à leurs pattes et qui déterminaient leur âge lui suffisaient comme point de repère. Elle appréciait exactement leur capacité de ponte, et, à quelques-uns près, pouvait augurer de sa récolte en œufs. Elle avait bien vu qu'il lui en manquait. Elle avait trouvé le nid, mais, depuis deux semaines que les deux pécores se promenaient dans la prairie, elle aurait dû ramasser un certain nombre d'œufs dont elle ne trouvait trace nulle part.

Pendant qu'elle réfléchissait, le menton dans la main, M. Choron, qui revenait d'une tournée

fatigante dans la plaine, s'approcha. Tout en essuyant son front mouillé de sueur, il lui demanda :

— A quoi penses-tu, ma femme ?

Elle lui expliqua ce qui la tourmentait.

— Tu comprends, ajouta-t-elle, je récolte deux œufs sur vingt ou vingt-cinq. Il faut qu'on m'ait pris le reste.

— Et tu voudrais connaître celui qui te les prend ?

— C'est cela.

— Je ne vois pas bien qui pourrait te les voler.

— Hum !... Tu sais, le grand Clovis, le nouveau... il ne me dit rien qui vaille.

— Oui, ce beau parleur. J'ai la même impression que toi, mais pour une autre cause. Il n'est pas très courageux, et non seulement il paresse, mais, par son intarissable bavardage, il empêche ses camarades de travailler. Pourtant, chaque soir, je le surveille au départ, et je puis t'assurer qu'il n'emporte rien de la ferme. Ses mains sont vides et les poches de son pantalon et de son gilet de coutil ne sont jamais gonflées.

— Note que je peux me tromper, répliqua Mme Choron, mais je connais les autres — et ils me connaissent.

Le fermier se mit à rire, car, en effet, le personnel savait sa femme vindicative et très emportée quand on allait contre ses intérêts.

— Veille de ton côté, comme je veillerai du mien. D'ailleurs, je lui dois une leçon, à ce Clovis. Tous mes ouvriers me saluent au passage matin et soir, lui, il passe devant moi les mains dans les poches, la casquette vissée sur la tête.

Les jours passèrent. Les poules continuaient à pondre dans le hangar, les œufs à disparaître, le soleil à briller, Mme Choron à compter ses œufs, son mari et elle à surveiller discrètement le hangar et celui qu'ils suspectaient d'être le voleur.

Un samedi soir, les ouvriers, qui venaient de mettre en état une grange destinée à recevoir la récolte nouvelle, durent quitter la ferme par la petite porte, car, depuis un moment, la grille était close. M. Choron, debout sur le trottoir surélevé qui allait de cette petite porte à la maison d'habitation parlait à sa femme, qui était accoudée à la fenêtre. Aux ouvriers qui s'apprêtaient à sortir, M. Choron ouvrit la porte, et chacun, passant devant lui, saluait en portant la main à sa coiffure.

— Eh ! bien, Clovis, tu ne dis rien, toi ? s'exclama M. Choron.

Clovis balbutia, l'air embarrassé, mais toujours sans retirer sa casquette. Les autres s'étaient arrêtés pour l'observer. M. Choron s'approcha.

— Voyons, Clovis, es-tu enrhumé ? as-tu peur d'attraper froid ?... Non, par ce temps-ci, tu crains plutôt un coup de soleil !

Les autres riaient. Clovis baissait la tête sans répondre.

— Tu as raison, dit M. Choron, reste couvert. Et même, enfonce ta casquette sur tes oreilles ; elle te protégera mieux.

Ce disant, M. Choron, du plat de ses deux mains, avait appuyé sur le couvre-chef du valet. Mais aussitôt, de sinistres craquements se firent entendre, et un déluge de jaune et de blanc glaireux inonda le visage cramois de Clovis.

Un immense éclat de rire s'éleva de quinze gosiers à la fois.

— A la poêle ! A la poêle à frire ! cria le plus jeune des compagnons.

M. Choron faisait semblant de ne rien entendre.

— Je vois, dit-il à Clovis, que tu avais décemment de bonnes raisons de ne point retirer ta casquette. Rentre à la maison. Ma femme va te soigner, car tu as la tête bien malade, mon garçon.

Et se tournant vers Mme Choron, tandis que Clovis se dégageait brusquement et prenait la fuite :

— Ma bonne amie, il faudra prendre garde à tes poules, qu'elles n'aillent plus pondre dans la casquette à Clovis.
Pierre Bellevalles.